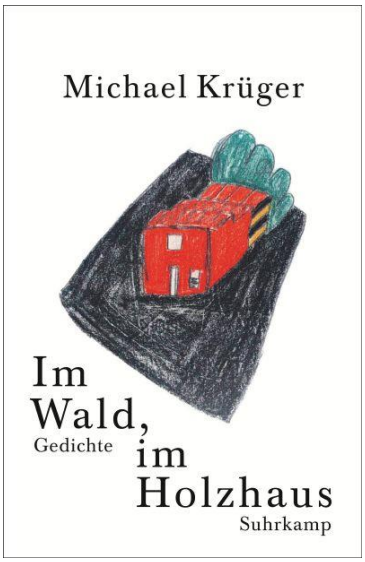

Michael Krüger

In the Forest, In the Wooden House

Poems

(Original German title: Im Wald, im Holzhaus. Gedichte)

116 pages, Clothbound

Publication date: 18 July 2021

© Suhrkamp Verlag Berlin 2021

Sample translation by Joel Vincent

pp. 9 — 85

I. Partie

1

Tout ce que je peux voir par ma fenêtre :
L’idylle d'un dimanche sous un ciel bleu,
des enfants vêtus de peau de mouton donnent du sucre aux chevaux,
ce qui autrefois était strictement interdit.
Vacances dans la cour des poneys,
la mort participe, en montant à cru et sans bride.

Il me faut parler tout bas afin que les mouches
m’entendent. Elles jettent une ombre claire,
qui, craintive, passe rapidement sur ma fenêtre .
Voilà qu'à présent , surgis du néant, tombent les premiers papillons
sur ma fenêtre inclinée, les oiseaux suivent.
Le soleil blanchit les livres sur le rebord de la fenêtre.

Bien des bêtises les plus grosses se sont révélées
tôt ou tard plutôt sensées,
a dit un sage. Mais qui était-il ?
Mes souvenirs sont devenus des monceaux de débris
qui ne sont plus en mesure de se mettre en forme.
J'en picore quelques éléments, les tiens
contre la fenêtre, tournés vers la lumière, et m'émerveille
de leur grande variété, leur brillance, leur magnificence.
Mais il n'y a ni raccordement, ni continuation,
nulle « image » : la NÉGLIGENCE avec laquelle notre vision du monde
est bâtie , cette vision commence maintenant à se briser.
Je suis en quarantaine,
mon système immunitaire en a fini
avec les jours heureux. Il me faut chaque jour apprendre de nouveaux mots,
aujourd'hui : immunité grégaire. On verra bien combien de temps
ça durera. Plus personne aussi ne parle de firmament.

Rejetons cette vision candide, cette affliction insondable !
Il me faut rapiécer la palissade avant que je disparaisse.
Là où le lierre ne la maintient plus fermement,
les roseaux sont brisés. Les crocus d'un bleu éclatant
sur le pré ont l'air d'être pris d'eczéma.
Au prix de grands efforts je vais redevenir un débutant
et je loue les mauvaises herbes, ces idiotes utiles,
qui maintiennent activement la vie dans le jardin.
Ça a un rapport avec la bêtise, me disait ma grand-mère,
Wittgenstein a dû emprunter à la bêtise,
Contre cela il n'y a rien à dire.

2

Au bas de l'escalier qui descend en pente raide vers l'ouest,
se trouve l'eau qui attend les moustiques,
qui d'ici vont planifier leur campagne plus tard dans l'année,
quand Hélios gouvernera. C'est encore Hadès qui règne,
mais il prépare la passation à Zeus,
qui est déjà allé une fois par le pré,
afin que ceux qui couvent au sol sachent où est leur place.
Il me faut sauver le cimetière des escargots,
qui ont déposé leurs maisons au pied de l'escalier.
Ils sont morts ici sans que j'en ai rien vu,
et j'ai toujours voulu étudier avec eux
l'effet du silence. Il y a toujours
quatre coquilles d'escargots si près l'une de l'autre
qu'elles ressemblent aux quatre roues du carrosse de Dieu,
distinction, prise de conscience, mémoire et joie.
Tombes qui ne tombent pas en ruine, durant ma vie.
En ce temps-là, cela me faisait du bien de lire des livres théologiques,
pour animer l'enthousiasme pneumonique.
Car la route restait inaccessible, la porte close,
Le monde doit s'en sortir sans êtres humains,
Fortuna et Fatum, les jumeaux dissemblables, ont la parole.

3

Sur le côté est, juste devant le chemin menant à la tour Bismarck,
ils ont coupé les arbres, quatre chênes de belle taille,
tous plus âgés et plus avisés et plus beaux que les nouveaux concitoyens,
qui ont souhaité un axe de communication et une vue dégagée.
Puisqu'ils ont dû payer des prix exorbitants,
alors ils veulent voir comment la fille
chevauche son poney en allant vers la tour , là où attendent les polissons,
qui n'ont aucune envie de reprendre les fermes des parents.
Les copeaux, on les a laissés en plan, tels des anneaux clairs,
et les souches, émergeant de la terre fort écorchée,
ont l'air de couronnes de trois rois ensevelis.

La terre sur le talus est sèche et pas très foncée.
En chemin vers la tour, on voir de temps en temps un renard
au crépuscule , rôdant comme un voleur autour du village,
mais depuis que les cinq dernières poules ne sont plus à sa portée
derrière des fils de fer barbelés, il a regagné la forêt,
là où il attrape de temps à autre un oiseau sans force.
L'aigle perché sur la tour Bismarck observe, hors d'atteinte,
le village qui se transforme. Il sait bien sûr exactement
à quoi les polissons s'intéressent, nous ne le savons pas.

4

Peu avant le coucher du soleil, vers six heures, il nous est permis
de faire un tour, d'un coin à un autre, afin que je puisse
raviver et compléter ce que j'ai conservé à travers
le prisme de mes yeux, et aussi pour me défaire
de certains mots, par exemple taux de mortalité,
que je prononce entretemps sans hésiter.
Nous descendons en clopinant le chemin qui mène au lac,
sans penser que nous devrons le remonter,
ce qui est une torture pour mes poumons.
On avance baissés sous les branches qui nous surplombent,
afin que les gouttelettes ne nous tombent pas dessus.
Il s'est maintenu ici une odeur particulière,
un reste de l'hiver, voilà ce que je m'imagine. Fais attention
aux racines, elles sont glissantes, et tu ne dois pas tomber.
Personne ne pense plus à tailler les buissons,
ils forment une crypte d'où on sort à la lumière
avec soudain le lac devant soi. Il serait bon
de se laver les mains, rien d'autre ne me passe par la tête.
Au-dessus du lac, se tient une lumière bleuâtre, très délicate,
qui devient ensuite un rouge criard, comme fardée, et
rompant avec cette ivresse de couleurs crient les oiseaux,
canards et grèbes huppées, vraisemblablement de joie,
dire que nous ne pouvons pas les voir, et de même eux ne nous voient pas,
c'est eux car sur la rive nous sommes appuyés à des arbres,
à l'écorce assombri par la pluie, eux que notre vie
protège aussi. Aucun de ces arbres presque noirs
n'aimerait vivre en ville. Et j'aimerais savoir
si on ressent le temps tout comme on ressent l'effet tempête
et la chaleur et l'eau. Comment ressent-on l'effet temps ?

5

Ma fenêtre est large de cinq mètres, de quatre mètres de haut,
le réglage reste toujours le même, en couleur.
À cinq heures arrivent les pic-verts qui becquètent
leur texte monotone dans le sol bien meuble.
Ils évitent les tilleuls dénudés avec leurs entrelacs de branches
conçus par Piranèse. Puis les plus petits oiseaux peuvent

déjeuner, mésanges , merles, fauvettes
et encore des plus petits qui ressemblent de loin
à des papillons. Je vois le vent,
quand l'herbe soudain se ressaisit
et veut de nouveau retrouver sa forme, et quand
les petits oiseaux , en tremblants, suspendent leur vol,
observés par une buse impénétrable,
qui attend sur un poteau son entrée en scène.

Mais ce n'est là que la moitié de l'histoire.
Car je vois bien sûr comment l'après-midi
les formes reviennent, les limites,
ce qu'on ne peut pas percevoir quand on lit en même temps,
la manière dont on doit mener une vie qui apporte du bien.
On ne peut pas comprendre sa vie.
Le regard des autres sur moi, on en parlera plus.
Tous les chemins sont rompus, même les chevaux sortent
fatigués du tableau, vers la droite, en direction des Alpes,
qui devraient encore y être, si ce que montre la mise au point
vue de la fenêtre de la cuisine est exacte.

Je vois aussi le pré verdir chaque jour,
l'homme n'est pas obligé de m'expliquer,
lui qui est responsable du projet « d'enregistrer
le recensement de la mortalité au niveau national ».
Du reste, celui qui voit le film vingt fois
a le droit, comme un cadeau, de faire connaissance avec le réalisateur.

6

Avec le soleil sont venus aussi les insectes,
des journaliers qui disparaissent à nouveau le soir avec le soleil,
parmi eux aussi des fainéants, installés sur les pointes d'herbe
se laissant bercer par le vent, qui toujours de l'est.
Ils ne vous tiennent en rien rigueur quand on les déloge
D'un claquement de doigt de leur affût perché. Il nous faut apprendre à être bon.
Je suis occupé à régler de vieilles affaires, des papiers carbones,
parce qu'on se doit de ne rien laisser traîner, que des amorces
de romans qui devraient changer un jour la face du monde,
des esquisses de lettres rouges de honte, un essai sur « la confiance »
que j'ai jeté dans le poêle aujourd'hui, bien que le papier ne mérite
pas le poêle. Tout le monde parle de cette parole sacrée, de ce Dieu
au-dessus de tout cette morale faite de mots qui rendent la bouche amère.
Avoir confiance et offrir sa confiance, toi, mon cher Dieu !
Entretemps j'avale mes pilules colorées dont le nom rappelle
des Dieux aztèques, Venclyxto ou Venetoclax,
et ai confiance que, comme les aztèques cruels
qui faisaient un vrai carnage dans une ville conquise,
elles vont détruire tous les virus et germes hostiles. Autrefois , il valait la peine
de maudire Dieu quand on faisait tort à quelqu'un.
Même si les moustiques sont en retrait, par contre pas les écureuils.

Durant trois ans , ils ont pillé mes noyers,
à présent, ils ne se montrent plus dans l'espoir
d'obtenir une seconde chance. Pardon, voilà encore
un mot sacré, confiance et pardon, écrits en gros
et petits, ne devraient pas avoir le droit d'être employés pour un moment.
Les discours stériles me tuent. Mais ce que je veux
ne joue aucun rôle, êtres vivants et choses poursuivent leur chemin,
ils se développent. Il suffit d'une fois, je contourne la maison, en plaçant
la clé sous le paillasson. À l'horizon passent des autos,
on me cherchera sans me trouver, même l'herbe ne sait même pas
si je vis encore. Cette volonté terrible,
de vouloir être tout et partout est depuis longtemps brisée.
Mais les écureuils pourraient revenir,
Afin de donner au moins raison aux cris des pies.

7

La pression sanguine est en règle, seul le reste pourrait s'améliorer,
personne ne sait d'où viennent les bruits, les crépitations et crauements,
qui au matin vers le cœur, le gargouillement des humeurs,
et quand on passe près du miroir et qu'on voit des regards de marbre,
c'est là le diagnostic le plus précis. Et pourtant je vais en haut,
sous le toit, là où se trouve mon bureau qui m'attend déjà .
Chaque jour ça devient un peu plus vert, et les hirondelles sont de retour,
et on peut y voir aussi un avion parce que quelqu'un a besoin d'armes
dans les pays ensablés qui sont obligés de se défendre
contre de fiers va-nu-pieds aux mains maculées d'huile,
qui, tous, croient à un Dieu qui les a abandonnés.
Depuis que les arbres sont coupés, j'ai une vue dégagée
sur les plaines du silence, les contrées de la discrétion,
bien que les frontières soient fermées et que l'ombre
se soit agrippée fermement en face sur les murs de l'étable.
On ne sait pas ce qu'on doit penser, la volonté de dire
la vérité n'est plus à l'ordre du jour, le mieux est d'attendre que ça se décante.
Pourquoi écris-tu toute la journée, demande un oiseau,
qui doit avoir son nid à proximité. Il a la grosseur
d'une mésange, la face comme un masque, un pourpoint succint,
les ailes annexes ressemblent à de courtes épées.

8

À travers les branches dénudées , je peux voir scintiller le lac
ayant l'air, au soleil, d'un immense baril vif-argent,
qui déborde aussitôt. Le ciel est maintenant définitivement vide,
depuis qu'aucun avion n'a plus le droit de voler, dans le temps,
on aurait dit : l'heure de Dieu a sonné. Mais il existe une exception,
notamment les grosses mouches aux couleurs camouflées
qui, ou bien passent en volant au-dessus de moi, pour vérifier
si je suis bien assis à mon bureau, ou bien sont en route
vers des régions plus pauvres pour se débarrasser de leurs lourdes armes.

Afin que nombre d’africains et d’arabes puissent réaliser enfin
Une vie heureuse selon leurs propres conceptions,
on a besoin d’outils précis. Ils se comportent
comme des enfants. De nouveaux oiseaux également sont arrivés,
qui n’ont pas l’idée de quoi que ce soit. Ils clopinent n’importe comment, moroses,
par le pré, comme s’ils étaient obligés de s’exercer aux vocables en vue du dimanche.
Dans la vallée d’Aubach, ici tout à fait à proximité, il y a encore des vanneaux,
les maîtres d’hôtel parmi les oiseaux, mais plus personne ne veut
les voir ici. Oui, l’heure de Dieu a sonné, là-dessus il n’y a
aucun doute . Les fleurs sont si minuscules en ce printemps-ci,
que même les premières abeilles ne font que passer au-dessus d’elles.
Aquilegia vulgaris, l’ancolie vulgaire, les gants de Notre-Dame, comme ma grand-mère
désignait l’ancolie, on ne la voit guère, les anémones
et violettes rampent littéralement sur la terre. Je ne peux pas
les comprendre, mais je sais ce qu’elles disent : il te faut se pencher
jusqu’à nous et ne pas nous regarder de haut
comme les élites libérales. Donc je m’allonge sur la terre,
je me rapetisse comme le Petit Poucet, m’allonge près des renoncules
et des campanules et attend sans me hâter
que Dieu utilise son heure ou ,un point c’est tout, ne l’utilise pas.
En tout cas, je veux dire par là que j’y suis prêt

9

J’ai placé ma table dans le jardin,
entre les deux noyers qui sont si secs,
que les plus petites branches cassent quand les mésanges détraquées
font sur elles leur gymnastique. Et soudain
les fourmis sont à nouveau là, aussi bien les petites rouges,
qui, comme soûles, titubent sue le dessus de la table en quête
du chemin adéquat, comme aussi les plus grosses, toutes noires,
qui , tels de fiers nomades, persévèrent et scrutent les lointains,
avant de poursuivre leur migration, complètement indifférentes
de savoir si l’époque des humains va à sa fin.
Enfant, je devais toujours lire « Le combat pour Rome »,
mais je préférais les goths « l’âme des fourmis blanches »,
et quand je voulais lire des passages de décadence,
alors ce devait être « les Dieux blancs » d’ouvrages en stuc.
Quand je laisse errer mon regard sur le pré, sur l’armée paisible
des pissenlits jaunes, je ne peux pas me représenter
qu’en dehors de moi-même quelque chose tombe en décadence.
Mais ce sont toujours les étoiles qui égarent plus précisément
que toutes les théories politiques réunies,
et le souhait décadent d’obtenir l’immortalité,
en nous ratatinant à quelques liasses d’informations,
qui peuvent nous maintenir en vie artificiellement,
est bien ridicule en comparaison du travail des fourmis
et de leur royaume souterrain où tout se passe d’une façon mieux élevée
que sur terre. Je vois quelque chose que ru ne vois pas, et cela
est censé atteindre l’humanité telle une bouteille à la mer normale.
Mais j’ai besoin d’une mer, sinon je ne pourrai pas sauver

L’humanité.

10

Le coucou est de retour, lui qui se déploie pour les longues distances,
est encore un peu fatigué de son voyage nocturne en passant par l’Espagne, la France,
les Alpes, mais je l’ai entendu tôt ce matin lorsqu’après les nouvelles, je me suis
demandé devant la glace si se raser en valait la peine,
et j’ai salué Cioran, Canetti et Blumenberg qui se sont tous posés
cette question après les nouvelles, et le monde
malgré tout, a fait émerger comme chaque année, en l’extrayant, son printemps,
même s’il manque toujours quelque chose qui ne peut être remplacé,
par exemple les hannetons , n’étant venus au monde que
pour servir de nourriture au coucou. Les protecteurs de la nature parlent
de pertes massives du peuplement forestier quand il est question
du coucou, du reste aussi du lièvre commun, du solitaire,
de mon ami, quant au rossignol je n’en dirai rien.
Depuis qu’il s’est détourné de nous ou s’est laissé transformé
en un bâton stérile, est devenue plus urgente la question sans pitié,
à savoir si une liquidation en vaut encore la peine.
Le mieux serait de masquer les miroirs et ne plonger son regard que le soir,
à la nuit tombante, dans une fenêtre ou sur un lac.
Les lièvres communs peuvent remuer les oreilles séparément. Le coucou
donc est de retour et chercher un dépôt d’œufs approprié,
il compte sur la bêtise ou la tolérance discutable
d’autres oiseaux. Y a pas de quoi comme autrefois , avant toute crise,
lorsque la pie-grièche en habit gris et celui qui trait les chèvres avaient
la bonté de la boucler, quand le rossignol entamait son chant
et que le lièvre commun s’étirait hors du sillon
et que les canards ne souffraient pas d’histomoniasis et moi-même
le matin, sans me poser de questions, pouvait passer devant un miroir.
Mais ça ne se passe pas comme ça, et ça ne se passera jamais ainsi.

11

Depuis que les arbres portent à nouveau des feuilles,
Le vent ,de son côté, redonne des concerts au jardin.
À l’ombre du tilleul, on répète la « Passion selon Saint-Matthieu »,
à l’ombre du hêtre, les chorales de Bach nous touchent aux larmes.
Et quand on s’assoit sous le bouleau pleureur,
qui ,lui-même, ressemble à un diapason précieux,
on entend rarement des exécutions d’œuvres de Debussy.
Les branches du bouleau pleureur touchent le sol,
Le vent d’est les fait traîner doucement sur l’herbe,
si bien que hannetons et autres insectes ,sans effort,
peuvent monter comme sur une échelle de Jacob.
J’aime être assis ,emmitouflé, près de la remise,
là où deux vents se rencontrent selon la nature,
et j’entends l’eau clapoter autour de mes pieds,
la mer devant la porte de la maison, et Manfred Trojahn
à côté de moi, m’explique les langages secrets de la musique.

Seuls, les noyers sont encore dégarnis, on ne voit aucune feuille,
aucun billet pour faire souvenir, leur système immunitaire est comme le mien,
totalement fichu. Même des mouettes , passant au-dessus de la maison,
mettent le cap vers les champs cultivés par-delà la route,
où elles gâchent la semaille toute fraîche des paysans.
Et hier, par un soudain calme plat, j'ai vu
une troupe de canards voler au-dessus de moi, en direction des Alpes.
Tu sais combien il est difficile pour des canards
de sortir de l'eau. Il leur faut, à cause de leur lourdeur,
s'élancer comme un avion en prenant l'eau comme une piste,
il en résulte une suite de bruits, avec une belle rythmique,
et ensuite départ dans les airs, sans jamais les revoir.
Aucune idée de ce qui va arriver aux noyers !
Je sais qu'ils respirent la nuit, Xylem et Phloem
fonctionnent, mais pourquoi la photosynthèse ne marche pas,
ça, les Dieux le savent. Paraît-il qu'ils l'auraient appris aux écureuils
je fais comme si je n'en savais rien.
En tout cas pas question de tabler sur une musique.

12

C'est trop sec. Fait-on un trou avec le doigt dans le sol,
on ne sent rien que du sable qui vous coule de la main.
Pas de ver de terre, pas de larve, pas de résistance.
Pas étonnant que le pommier de trois ans, pas plus grand
que moi et allant en largeur, porte à peine des fleurs.
Comme il a l'air solitaire sur le pré qui se vante de ses pissenlits
comme un vieillard qui aurait glissé soudainement de l'enfance
au grand âge, de ses piquets sous les branches frêles.
L'an dernier, il s'est fait encore assaillir
par des vers luisants, il avait l'air d'un paquet de nerfs
éclairé, et durant la journée, le harcelaient des papillons
au gilet jaune, qui ,tombés des nues ,
se jetaient à ses pieds et aux miens. Le nombre
des morts croît de nouveau . J'ai attrapé deux mouches
avec une main et les ai relâchées. Les mouches
sont-elles angoissées ? J'ai suivi des yeux un scarabée,
qui, laqué de frais, comme s'il avait passé la nuit
dans une peinture à l'huile, se mouvait ,tel Robinson, dans la nature.
Où s'en est allé le chemin, lui demandais-je. Peut-être cette route
ne mène-t-elle nulle part, mais voici quelqu'un qui en vient,
c'est ce que m'a envoyé ce matin Stuart Friebert,
un poète d'Oberlin dans l'Ohio, un ami de Günter Eich.
Ce sont les lignes d'un poème de Lars Norén,
que W.S. Merwin a traduit en anglais, tous sont morts,
sauf Stuart bien sûr. Il faut être au mauvais moment
au mauvais lieu, dis-je aux pissenlits,
qui fêtent leur courte vie comme des virtuoses impassibles,
débordant de force malgré toute l'aridité alentour.
Que reste-t-il alors quand je me suis excusé
auprès de la longue liste des amertumes ? Je ne veux pas

participer à compter les morts et je remarque pourtant
à quel point mes mains sont nerveuses. Retour vers les herbes, les scarabées,
vers mon pauvre petit pommier. Il me faut
attribuer aux choses une vérité qu'elles ne peuvent pas
trouver par elles-mêmes, sinon tout va dépérir. Et moi avec.

13

Il doit y avoir une fuite dans la maison,
la bougie tremblote comme si elle ne pouvait pas se décider,
et la feuille de papier sur laquelle j'ai griffonné
toute la sainte journée pour trouver une amorce d'écriture,
gît sur le sol, le côté sulfurisé par en- dessous.
Mais portes et fenêtres sont toutes bien closes.
Une amorce de quoi ?
Le jour a commencé par le fait que ,pour reprendre haleine,
j'ai voulu aller respirer l'air frais et dehors devant la porte
j'ai rencontré un ami que je n'avais pas vu depuis quarante ans.
Il avait l'air déguenillé, une aile percluse traînait
comme une cape sur le sol, mais je l'ai tout de suite reconnu :
un hanneton. Il n'avait pas l'air du tout d'un boulanger, un empereur
ne m'aurait pas rendu visite, alors était-ce un ramoneur.
Un vent doit s'être levé. N'importe où ici vit
la mort, mais on ne la reconnaît pas. Tout le monde est impressionné
par sa ruse, à pénétrer incognito dans les maisons.
Plus tard je me suis assis à la table et cherché des mots,
Pour d'autres, il y en a déjà trop, quant à moi, ils me manquent.
Dans le Menachot il est dit : « C'est un homme qui sera le terme
de beaucoup de générations, nommé Akira ben Joseph ;
il exposera un jour sur chaque passage qui accroche des tas et des tas
de leçons qui apprennent à vivre. » Je cherche désespérément des mots.
Pour atténuer la douleur de mon zona, j'ai disposé
des noyaux d'abricots à des fins d'exorcisme,
avec dessus un pansement bien pourvu en principe actif.
Devant ma fenêtre ,les merles vont et viennent comme des prêtres
visitant un village contaminé. Je ne vois plus ce qui se passe dans le monde,
il me faut relire et le vérifier. Un monde qui va en déliquescence, disent beaucoup de gens,
mais en fixant ma fenêtre, je n'en vois que les beaux côtés,
indépendamment de ce qui se trouve alors sur le papier.
Le soir, j'ai allumé une bougie parce que l'obscurité
m'est tombé dessus en menaçant de m'étouffer.
Mais la bougie tremblote tant que je l'éteins.
Sur chaque passage qui accroche d'obscurité des tas et des tas de leçons qui apprennent à vivre.
Demain je m'y mettrais.

14

Aujourd'hui je me sens autorisé à lire le journal du jeudi , ce disant
on doit être dimanche. L'air est si clair et transparent

que, de mon bureau, je peux voir les mouches,
qui restent collées à la remise. Dans le monde réel,
si toutefois il existe vraiment, on croit aux personnes factices
pour enfin activer la propre privation de pouvoirs
des personnes réelles. On désirerait une copie de notre monde,
mais purifiée de toute vie. Un bon robot, bien huilé,
nourri de toutes les philosophies , l'amenant définitivement
au repos, devrait alors déterminer notre vie.
Notre vie. Lorsque j'étais l'après-midi au village,
à toutes les clôtures des jardins pendaient les sacs poubelles.
À la poubelle on peut déceler la logique sociale de la singularité,
en tout cas il y a assez de matériel : le lundi,
c'est vidé. Peut-on se souvenir encore du professeur Mandelbrot
et de ses bonhommes pommelés ? Il était docteur Honoris Causa
de l'université John- Hopkins , là où aujourd'hui les morts
sont comptés, et il voyait partout des structures fractales,
même en musique et dans les cours de la bourse. Tout est loin
d'être facile comme sur des roulettes, quand on y pense, disait-il,
lui qui était né à Varsovie, fuyant devant les nazis,
mort en 2010 à Cambridge/ Massachusetts,
chaque chose a une surface rugueuse qu'on ne voit pas.
Des nuages comme du papier chiffonné. Pas d'humain en route.
Derrière une fenêtre j'ai vu un enfant qui s'effraya
lorsqu'il me vit, il avait l(air d'un somnambule
qui s'éveille soudainement au bord de l'abîme.
Durables, ça se trouvait sur les sacs poubelles rebondis,
mais durables, ai-je appris, ce sont seulement les Dieux.

15

Il pleut. Sous le auvent, s'assemblent des insectes,
et de temps en remps l'un des oiseaux s'abat parmi eux,
oiseaux nouvellement établis, bêtes à l'aspect noble, en frac bleu-clair
recouvrant un sous-plumage clair. Des sittelles, disait Ute hier,
qui peuvent descendre le mur la tête en bas, tout en mangeant.
Des oiseaux, il y en a depuis environ soixante millions d'années, et d'une durée
Tout aussi longue, il y a des insectes qui se font manger par eux,
L'un de ces modèles en activité de l'évolution , plutôt bizarre,
et vint un jour, pris dans un stress permanent, lorsque personne
n'y comptait plus et avec des dents devenues toujours plus petites,
nous arrivâmes et avec nous le choix entre la solitude
et la bassesse au paradis qui a été conçu quadratique.
Des caucasiens blancs , encore l'un de ces motifs usés,
qui, soudainement, resurgissent sur le cou de taureau des Hooligans
et sur les vestes en cuir du compagnonnage Harley-Davidson.
Des sittelles, tête en bas sur le mur extérieur de la maison en bois,
où elles attrapent, espérons-le, les taons de la parcelle de terrain du voisin,
par qui le sang des chevaux est monté à la tête. L'homme originel
est venu du monde de l'étoile polaire, le messager de salut de l'est,
le grand bâtisseur du sud et le dieu de vie
du monde de l'ouest et tout ce monde a observé

la grande nouvelle construction, le paradis nouvellement quadratique.
La pandémie guette à tous les coins de rues. Je ne serai plus
de ce monde si nous devons tous disparaître ou si
les statistiques s'avèrent toutes fausses, mais une image restera
jusqu'à la fin de mes jours, je veux dire celle du cimetière des pauvres
à New-York, sur une île délabrée, où des cercueils en bois de pin
sont empilés les uns sur les autres et sommairement comblés
parce que ça doit aller vite avec la mort.
Le soir ça s'éclairait au-dessus du lac, le soleil, presque déjà
noyé, fut visible un long moment,
si bien que, plongé dans les histoires d'épidémie, soudain
je ne savais pas si j'observais un lever de soleil
ou son coucher. En tour cas, je me rendis compte
que j'avais appris du temps de ma vie tout ce qui faux.
Des oiseaux qui peuvent descendre le tronc d'un arbre, la tête en bas,
C'est tout de même mieux à savoir que la sagesse des insensés.

16

L'orage s'est dissipé, seul de temps à autre on entend
encore le tonnerre, un vacarme devenu timide,
comme si Shango, le Dieu du tonnerre de Yoruba,
rassemblait son matériel et allait le cacher dans les Alpes.
Le véritable poète du tonnerre, c'était Hölderlin,
à présent le Corona a étouffé aussi bien à lui qu'à nous
la grande fête de son anniversaire. « Par contre la plainte
faite au printemps est bien loin » lui écrivit Scardanelli
le 3 mars 1648 dans son carnet, nous nous y tiendrons donc.
Thomas, le chinois qui aime la poésie, écrit justement qu'il lisait
sur le balcon « pain et vin » , « personne ne supportait de vivre
seul ; dispensé, un tel bien qu'on change avec des étrangers
réjouit, cela devient de l'allégresse, la puissance du mot
croît en dormant. » Il me lire tout de suite le poème,
aussi longtemps « que pendant ce temps et bien loin encore
retentit le tonnerre », avant qu'un nouvel orage revienne
masquer toute vue dégagée. « C'est le sommet des pensées
et des joies, ce sont des hauteurs montagneuses sanctifiées,
le lieu du repos éternel, là où le midi perd sa chaleur étouffante
et le tonnerre sa voix » J'ai fait du feu,
avant que le bois dans la grange ne devienne humide et ne brûle pas.
Derrière les bûches le merle s'est construit un nid
et m'a réprimandé parce que je l'ai dérangé.
L'une des femmes de Shango a coupé son oreille
Et l'a mélangé dans le plat pour plaire au Dieu,
mais ça est resté infructueux. « … personne ne supportait de vivre
seul ! « Je ne sais hélas que trop bien ce que ça signifie,
mais par contre la plainte faite au printemps est bien loin.

17

Ciel gris, nous pouvons entendre la mer, quand nous ouvrons toutes grandes nos oreilles.
L'herbe sur le pré en face est montée à présent si haute que deux chevaux
n'y suffisent plus. Parfois , des vagues écumantes et vertes, surgit la tête
d'un merle comme autrefois sur le Vineyard de Martha les têtes de phoques.
Là où se montrent de jeunes phoques, le requin n'est pas loin, disait Ronnie,
notre hôte qui pouvait lire Platon sur son ordinateur et ne s'en privait pas.
Plus tard passa Ward Just, le meilleur reporter de la guerre au Vietnam,
pour le Washington Post. Nous étions assis sur la terrasse de la maison de Ronnie,
buvions du Gin Tonic et observions la loutre lourde de tout son poids
qui avait connu personnellement Thoreau et Emerson, « Walden ou
la vie dans les bois » était son livre préféré. La cabane de Thoreau
ressemblait quelque peu au chalet où j'écris en ce moment.
Chaque année, le 4 juillet , nous avons lu et fêté sur la terrasse de Ronnies et Renis
La déclaration d'indépendance des Etats-Unis .
Je regarde chaque jour la statue de Bismarck en souvenir
de l'unité allemande de 1871 : éternelle la même image
qui n'est jamais la même. Tout en haut sur la statue de Bismarck se tient un aigle
avec ses ailes ouvertes en métal qui par temps de grisaille, aime
faire sa ronde, mais dès que ça s'éclaircit, est de retour à l'heure exacte.
Les corneilles ont essayé en vain de le précipiter de son socle.
Ponctuel au 4 juillet Bob Silvers vint aussi de New-York,
il avait quatre mille livres en tête et avec ça le premier exemplaire
de sa revue qu'en dehors de lui personne n'avait encore lu.
C'est bien qu'eux tous ne furent plus obligés de connaitre le 45^{ième} président,
qui, du reste, était trois ans plus jeune que moi. Aussi autour de moi
gisent des tas de livres, la vie elle-même les a envoyés dans la maison
dans des caisses impénétrables. La masse peu brillante de ce qui est pensable,
arrimée à des formats maniables. On devrait travailler davantage, dit Thoreau,
que la simple garantie de gagner sa vie. C'est pourquoi Mr Diess (VW)
veut encore un impôt supplémentaire sur son bonus. Maintenant tout est
sous perfusion, alors on peut tranquillement dépasser les bornes, ou comment faire ?
En ce temps qui est le nôtre, pas de pays folichon. Lorsque tôt ce matin, j'ai salué le tilleul ,
Il m'a bougonné quelque chose (oui, vraiment, il bougonnait) : si tu connaissais seulement
mes racines, tu me louerais d'une toute autre façon. Mais ensuite je suis bien mort !
Accorde-moi du temps ! Maintenant frères que nous sommes, une bonne nuit, le Seigneur
Dans les hauteurs célestes veille, dans sa bonté, à nous protéger, c'est tout réfléchi pour lui.

18

Lorsque je suis allé ce matin à ma boîte à lettres, pour tout du moins
rester en contact avec le fisc, un chat est venu à ma rencontre.
Nous ne nous connaissions pas. Il s'est arrêté, levant la patte gauche,
Le dos accoté à l'air, comme Zbigniew Herbert l'avait observé
A une statue de Nike. Un coup de vent faisait bouffer ses poils sur sa nuque,
ce qui lui donnait l'air d'avoir une auréole, éclairé de l'arrière.
Sûrement qu'il a déjà pas mal vécu, voilà ce qui me passait par la tête,
Peut-être pourrait-il m'aider ? L'église en face de la boîte aux lettres
est dédiée à Saint-Valentin, le patron protecteur des apiculteurs.
Il fut décapité, il y a bien longtemps c'était le processus habituel

pour se débarrasser d’un trouble-fête. Des reliques du saint
je les ai vues dans la cathédrale de Breslau, lorsque je rendis visite
à Tadeusz Rozewicz, le poète polonais. C’est aussi à Santa Maria à Cosmedin
à Rome qu’il y a des reliques, même à la cathédrale Saint-Etienne de Vienne
et à une centaine d’autres églises. Le chat, paraît-il, doit se soucier d’opérer la réunion.
Valentin était appelé en cas de folie, d’épidémie, de peste, nous avons donc
bien besoin de lui. Dans mon église ici, il paraît qu’une fille estropiée
aurait rampé trois fois autour de l’autel et qu’elle aurait été guérie.
L’ église se trouve sur un socle gazonné sur lequel poussent des orties
blanches et rouges, elles ont l’air de cardinaux à l’allure de nains,
leurs aspects ont des couleurs fraîches comme celles des fresques de Pompéi.
La peste au Moyen-âge a duré huit ans, puis cette horreur est passée,
et une toile blanche fut mise par-dessus le linceul taché.
Cela faisait de la peine à Valentin de ne devoir aider sans cesse que lors des maladies,
Il fut aussi responsable des choses de l’amour, dont il ne comprenait rien.
Du reste la peste fut apportée en Europe d’Asie Centrale , en passant
par la route de la soie. Paraît-il. Personne aujourd’hui n’est devenu aussi replet
que les théoriciens de la conspiration avec leur cœur plein de grandiloquence,
qui sont assis sur le banc devant Saint Valentin et offrent des médicaments bon marché,
comme dans le temps, furent offerts des miroirs sans valeur et des talismans
pour chasser les mauvais esprits, les bronchites et la maladie du charbon,
en somme tout ce qui fait partie d’une vie authentique.

19

Il a plu à nouveau. Et comme c’était à prévoir,
qui gagnerait le combat, je me suis mis en marche
et par-delà la route fédérale je suis passé
par la forêt direction Münsing afin de respirer
par un soleil tardif l’odeur des orties.
Si quelqu’un devait m’interroger sur mon enfance,
Je resterais muet et montrerais les orties bien chaudes.
Je m’engage sur la passerelle qui mène au limon humide et acide,
Là où d’imposantes myrtilles égoïstes ne gardent pas
Leur distance vis-à-vis du muguet, « leurs têtes palotes lourdes
comme du métal », comme l’a traduit Moritz Brandt,
l’un des meilleurs connaisseurs de Ted Hughes.
Hughes entretenait une relation agressive avec la mort,
avant et après le décès de sa femme Sylvia Plath.
Les orties « Médicinales » chauffées par le soleil, comme une Miche de pain chaude et
des Mûriers très avancés, pour en rester avec des mots – commençant par M.
Le fait que ces mûriers plus tard dans l’année ne portent pas
de baies, tiendra au marécage qui est appelé ici marais
ou limon. Quand on marche le soir tout au long de la Lüssbach ,
les morts sortent du marécage, comme des prisonniers,
couverts de saletés ,ils se tiennent en chair et en os devant vous,
habillés dans une lumière à l’éclairage maladif.
Au milieu de la forêt se trouve une maison , toutes fenêtres ouvertes,
afin que puissent se présenter les âmes des morts
qui autrefois ont dû être nommés le sel de la terre.
Mais avec quoi doit-on saler, si le sel ne sale plus,

dit Matthieu, ça ne sert plus à rien,
reste seulement à le jeter et à le piétiner.
Le vent, ce oisif, s'est accroché dans les ifs,
dont les branches se balancent, comme si elles voulaient,
exubérantes, donner leur bénédiction, peut-être en voulant faire trop de bien,
mais c'est toujours mieux que pas de bénédiction du tout.
« Le message de l'if , c'est la noirceur—noirceur
et mutisme », selon le vœu de Sylvia Plath.
À côté de la maison, se trouve, sous la gouttière qui a une fuite,
un tonneau, rempli d'eau de pluie. Une unique goutte
suffirait. Mais il me faut retourner dans ma maison,
pour cacher les mots malheureux,
avant que l'impétueuse rivière Lüssbach ne sorte de son lit.

20

Eloge de la pluie ! Ces derniers jours elle a chassé les gens
si bien que j'ai pu faire, sans être dérangé, une de ces longues
marches en rase campagne, sans précaution ni masque.
Du maïs qui est ici cultivé, il n'y avait encore pas grand-chose à voir,
mais l'orge était monté en graine, et parce que
le soleil sur le côté opposé du lac,
près de Bernried, a mis en scène sa couleur sanguine avant de disparaître,
il est resté une délicate lueur rouge accrochée aux barbes,
et lorsqu'ensuite encore un vent paisible s'est infiltré dans les orges
et leur a tordu à fond leurs têtes embarbées,
j'avais soudain devant les yeux la Mer Rouge. Exactement là,
« à la place du paradis légendaire » n d'après Friedrich körnicke
dans son manuel de culture des céréales de 1855, c'est à cette époque
qu'on cultiva l'orge, et bon nombre de générations de moutons
ont répandu les barbes dans leur fourrure tout le temps de la communauté.
J'aime les moutons et j'aimerais être l'un d'eux.
Je me souviens bien de mes barbes, elles collaient lors de la moisson
mêlées à la sueur sur le dos et ne se laissaient pas
complètement chasser à grand renfort de douches,
c'est ce qu'a dû faire l'une des filles qui , l'après-midi,
m'a mis des barbes en levant avec la fourche des gerbes dans la charrette.
J'ai dépassé Aufkirchen en rase campagne en direction
de Farchach, les barbes sur le dos,
et j'ai pensé, désespéré, à la botanique des grecs
et des romains, au pouls et au loin aux blés -têtes de mule,
pour ne pas être obligé de penser aux émissions de télévision de la veille,
qui m'avaient investi le cerveau avec des paroles mielleuses bien coriaces.
De la bouche en cul de poule du citoyen, sort une méchante phrase :
Maintenant, ça suffit ! Le temps est mûr ! Nous devons enfin agir !
À Farchach il y a deux cochons que je connais depuis belle lurette,
lorsque j'avais le droit de pénétrer , non masqué, dans la cour,
et des chèvres qui bêlent faiblement quand elles ne se sentent plus de joie.
Ce n'est pas la fatigue qui me contraint à faire une pause,
mais plutôt la perplexité : Dieu soit loué, le monde va sombrer,
alors nous ne devons pas supporter plus longtemps les bavardages.

21

Comment ne pas être heureux en faisant attention chaque jour
au vol des oiseaux et en évitant toute infraction, tel qu' Hésiode voyait la chose,
lui le maître d'Askra en Béotie qui cultivait lui-même son champ.
Je vis aussi à la campagne, même si c'est de façon contrainte,
et même si les maladies suivent bien leur courbe avant la fin de la vie,
je peux revenir à la ville pour m'occuper des corneilles et des merles
qui ont, entretemps, surveillé mes trois pommiers.
Celui qui vit en dehors des murs de la ville, est soit un animal sauvage,
soit un Dieu qui n'a plus soif de reconnaissance.
Athènes ou Askra, cette question ne se pose plus, depuis que la campagne
est devenue une partie de la ville, et que ce soit Athènes ou Jerusalem,
ces villes n'amènent à se creuser la tête, depuis qu'il n'est plus question
que de Bruxelles ou de Berlin, là où on cultive des carottes
sur les toits plats, pour être bien équipé lors de la prochaine crise.
Aujourd'hui c'est le 15 mai. Le 15 mai 1933, le camarade Staline,
le petit père des peuples, dont le cœur battait fort pour les arts,
a fait passer le poète Ossip Mandelstam dans un camp de travail,
qu'il ne devait plus quitter vivant. Etait-ce Hésiode
qui conseilla de dresser une liste de tout ce qui devrait être
caché face à Zeus ? Dans un livre avisé, j'ai trouvé la phrase
de Whitehead : « Le savoir ne se conserve pas plus longtemps qu'un poisson. »
Naturellement je ne sais pas si ça a été bien inventé
parce que je l'avais trouvée moi-même dans l'œuvre d'un philosophe
que Whitehead peut ne pas avoir connu personnellement.
Mais ce sont là des questions philosophiques qui ont le temps pour elles,
et moi par contre, je ne dois pas laisser s'écouler l'heure favorable,
celle d'être heureux, et quand tout n'est pas là pour aider, je me lance
trois fois par jour dans Novalis, un calmant qui doit bien suffire
pour commencer à supporter une résidence surveillée
Pourtant, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui tient plus que trois jours ?

22

Des gens je n'en vois plus dans les environs,
mais de temps à autre, j'entends un rire derrière les haies,
là où le chemin descend vers le lac. Et je sais fort bien
que le courrier est toujours apporté par des gens
qui le déposent derrière les noisetiers.
À cet effet sont venus ce matin en visite deux énormes frelons,
des bêtes nobles qui ont pris connaissance avec soin des livres
qui traînaient ça et là et ont trouvé aussitôt Hésiode
qui était ouvert et posé sur l'ensemble des poèmes
de Zbigniew Herbert et sur un « altro sogno »
de Lina Fritschi, la poétesse aveugle du Piémont :
« j'ai fait mes adieux aux poèmes, peut-être à la vie. Adieu, adieu… »
Il est vraisemblable que les frelons vivent dans le noyer,
derrière l'écorce fendillée et dans le bois mort friable.
Hélas, je n'ai pas l'histoire naturelle de Pline

à ma portée, le 11ième livre consacré aux abeilles,
aux guêpes et aux frelons qui n'ont pas bonne réputation.
Alors que les abeilles et la chèvre blanche Amalthea
prenaient soin du petit Zeus avec force miel et lait,
les frelons sectionnaient les têtes des mouches
et dévoraient leur corps comme la loi le leur ordonnait.
Un frelon a atterri sur mon bloc-notes,
très agité, comme s'il ne possédait ni nerfs, ni sang chaud
ni d'aiguillon au bout de son corps divisé,
mais à la tête ou à la cavité buccale comme le taon commun
que les chevaux d'à côté m'envoient en grand nombre dans la maison.
Poliment je conduis le frelon à la fenêtre ouverte,
où on entend à présent les grillons. Le cas d'une femme
de Vilnius est connu qui, la malheureuse, fit une chute sur la glace,
à la suite de quoi une nuée de grillons se précipita sur sa blessure
et elle succomba dans le froid. Ce n'est pas le cas de Brigonie,
près de laquelle tout un peuple d'abeilles sortit des entrailles
encore fraîches de bovins morts, comme il est relaté dans les Géorgiques.
Combien de temps vivent les frelons ? Sur la feuille de mon bloc
Je griffonne : cette feuille fut écrite par un frelon.

23

À cinq heures le coucou. Si c'est effectivement vrai
que chaque appel répond à une année, je devrais encore
rester en vie bien cent ans, malheureusement sans argent,
parce que je ne portais pas de bon matin de chéquier sur moi,
et vraisemblablement sans passereaux des haies qui jusque là
auront pris le large. Hoffmann von Fallersleben
a rendu immortel le disyllabe qui tape sur les nerfs.
Ce que tu as chanté, t'a réussi, c'est ainsi que l'âne aurait
pu parler et si Beethoven avait eu pitié de lui,
nous l'entendrions cette année tous les jours à la radio. La scène
près du ruisseau de la 6ième symphonie ne compte pas, dit l'âne disyllabique.
L'histoire au sujet de mon âge, je la raconterai plus tard
Au médecin amical à la clinique qui examina mon analyse de sang.
Ce que tu as chanté t'a réussi, cela il ne le chante pas,
mais me met sous perfusion à la potence.
Je me trouve à l'étage le plus haut, près de la fenêtre, à l'horizon
je vois les Alpes, là-dessus un duplicata en matière malléable.
Si je partais maintenant, il me faudrait trois jours
jusqu'à Garmisch , puis à droite attaquer les hauteurs si le cœur suit
et que mon Dieu de l'infusion, Obinutu surtout tombe goutte à goutte
plus lentement qu'en ce moment. Pouvez-vous , s'il vous plaît, faire une photo de nous,
me demande une femme dont le mari est aussi sous perfusion, à vrai dire
d'un autre Dieu. Riez donc, crié-je à l'homme
qui, malgré la protection qu'il a sur la bouche, a l'air de quelqu'un
qui n'a jamais ri dans sa vie . Je tire trois photos, l'une d'elles
sera la dernière. La femme sourit sur toutes les trois si je me trompe pas.
Lynghi a compté le poème sur le coucou , du reste, parmi
les six qui ont survécu à Fallersleben.

Quand je rentrerai à la maison, je chercherai dans les œuvres
de Rühmkorf mes vingt morceaux préférés et là-dessus j’écouterai
Mahler, les humoresques extraites du « cor enchanté de l’enfant, »
Coucou et rossignol , Magdalena Kozena et Christian Gerhaher
chantant la louange de la raison éminente, Boulez au pupitre.
J’ai bien le temps pour cent ans et il faut combattre de façon ordonnée.
La guerre, est-il écrit dans le Léviathan de Hobbes, ne se compose pas
uniquement de batailles et d’actions militaires, mais consiste en une période
dans laquelle la volonté de se battre est suffisamment connu ;

24 :

Le vent a fait sa tournée. Le ciel est nickel,
tacite et muet, purifié de toutes amorce de récit.
Pendant que je suis ici à observer le geai insolent,
qui sautille dans l'herbe comme un importun illégitime,
prudent , comme s'il jouait au mikado, mais cependant pataud,
car derrière lui, l'herbe s'affaisse et se remet sur pied seulement
quand il n'y a plus de danger et qu'un avenir semble possible,
comme si un subtil rouage d'horlogerie était caché sous le sol,
pendant que je suis assis ,sans bouger, sous le noyer
en déployant peu d'énergie, partout on travaille sur la planète
comme des dingues, pour sauver les gens des courants
destructeurs du monde. On doit imaginer cela vraisemblable.
Ou connaissez-vous un autre moyen de s'en sortir ? Il n'existe pas de touche -RETOUR,
pas de retour à la nature. Donc qu'on se chausse nos lunettes moléculaires
sur le nez et qu'on lise les milliards de lettres du génome
d'un brin d'herbe , dans huit brins il y a autant de lettres contenues
que dans l'ensemble des livres qui furent jamais écrits.
Et si quelque chose ne vous convient pas, prenez tout simplement
les ciseaux génétiques. Je fais partie de ceux qui sont venus au monde déjà vieux.
Pour moi, la nature devrait être toujours belle et terrible,
et un geai dans l'herbe représente un tournant de l'histoire du monde
si on le veut. Les rêves sont bons au moins pour moi, m'écrit John,
puisqu'ils constituent la preuve du sommeil. Je suis en bons termes avec l'herbe.
Peut-être vais-je finir par arriver une fois à décrire un unique
brin d'herbe. « S'il réussit à une gentiane de relever la tête
et de fleurir, c'est alors tout le ciel profond du printemps qui est capturé
en elle. » écrit le poète du Karst, Scipio Slataper.
Ici fleurit soudain une pensée et je me demande
qui a branché un tel réseau afin qu'ici il soit tout en fleurs,
et qui lui a donné ce nom terrible.
J'irai la déterrer à l'occasion et la planterai
en ville sur un refuge pour piétons, là où elle pourra se réaliser elle-même,
regardée par des penseurs sans domicile fixe
et par leurs compagnons de route.

25

La machine à café a abandonné son esprit, une marque Lavazza
du siècle dernier, un appareil doué de parole,
qui pouvait gargouiller, geindre, gémir, chuinter et couiner, un miracle
de bruits en tous genres qu'elle donnait d'elle-même pour produire un espresso.
Mais alors quel délice ! Quand au matin la cuisine est plutôt glaciale,
je mets mes mains froides autour de son corps très échauffé
et parle avec lui, tout en observant de la fenêtre de la cuisine
les oiseaux qui se laissent déjà aller à cette époque de l'année.
Deux merles picorent comme des possédés, ça et là, une parcelle de mousse,
qui s'est formée sur un bloc erratique. Ils ressemblent à des élèves
de Michelangelo. S'ils continuent ainsi, ils pourront peut-être
dans tant et tant d'années avoir sculpté une figurine dans la pierre.
L'arôme d'un unique Lavazza-espresso change l'odeur
de toute la maison. Même les ormes se mettent à parler entre eux,
ce qui m'est familier depuis l'enfance, aujourd'hui un garde-forestier
en fait tout un tralala. Mes ormes traduisent à la perfection
le complexe collecteur de lumière en chlorophylle, un vert intense et lumineux.
Ça restera ou reviendra quand il sera temps.
À ceci près que la machine à café est fichu, il n'y a plus de café.
L'homme aussi en tant qu'être générique a engagé sa fin qu'il s'est lui-même
fixée, comme un philosophe l'affirme sûr de lui. Ça va-t-il encore ?
Quelqu'un survivra , et en provenance de l'avenir, viendra me voir
en longeant le lac pour m'en faire le récit, et n'en ayant rien su, ça ne
m'évoquera rien. Et la perfection , elle, ne connaît pas la plainte.

26

On m'a conseillé d'entrer en contact avec des anges
ou avec de vieux chinois. L'affaire elle-même est facile :
la rate paresseuse produit trop peu de globules blancs.
Gamberger plus que de raison, ça lui a porté tort, tous les soucis
être assis longtemps dans une mauvaise position, l'alimentation
(tomates au petit déjeuner, avec là-dessus café quand c'est possible !) ,
ma vie entière était dirigée contre la rate,
contre la mère de tous les autres organes du corps
et la source de l'énergie vitale complète Qi.
À présent il s'agit de poser le verre d'eau sur un fond jaune,
miel, marjolaine et graines de céleri bien mélangées,
ajouter l'herbe du Saint-Sauveur et des scolopendres,
quand on a aussi sous la main du lierre terrestre et des jeunes orties.
Et ensuite, rien de tel que de sortir de ta prison, la roue du hamster
et prendre le chemin de la liberté. Il me faut tout de suite quelque chose
qui active la rate pour éliminer des noyaux sanguins anormaux,
un stock trop élevé de globules très vieux,
tous les déchets qui se sont entreposés entretemps dans la rate,
pour faire de la place pour les monocytes et les lymphocytes,
pour tout ce qui est bon pouvant conduire à une vie saine.
Que d'autres se fassent donc du souci, sans chercher à éviter
le malheur, donner la pièce au mendiant,

sans se gêner, et tout le reste à l’état.
Les nuages aujourd’hui ont l’air de gigantesques manches à air,
personne n’en veut, ils ont une touche pas possible, mous comme des fromages,
lait de vache, sucre, yahourt et tomates rouges,
et bien sûr nous ne parlons pas ici d’alcool ni de tabac,
parce que nous voulons nous consacrer à une bonne digestion,
car elle seule et une rate en bon état sont les garants
d’une vie bien réglée selon une mort trop précoce.

27

Tôt ou tard on remarque qu’on est là,
pour faire ses adieux, désemparé dans ses mots.
Le grand matin est déjà passé depuis longtemps,
la claire lumière en dessous des peupliers,
également la gestion et l’utilisation des mots
se trouvent aux mains des suiveurs qui, désormais nous devancent.
La trace de sang au sol provient des mûres,
qui, cette année, ont pris possession de la lisière de la forêt.
Je ne veux pas répéter ce que nous sommes,
ceux qui avaient la compréhension et ceux qui ne l’avaient pas,
les messagers en action avec les mots affaiblis et pâlis,
qui veulent encore une fois débattre : de la possibilité d’être un humain.
Le rendement en champignons cette année est plutôt faible,
d’abord c’était trop sec, puis à nouveau trop humide,
à présent il fait trop froid, prédisent les soi-disant bien informés du temps,
pour cela pommes et poires et courges en masse,
mais là-bas qu’il ne soit plus question de ciel vide,
afin que les oiseaux n’hésitent pas et que les guêpes
trouvent le chemin de la maison avant qu’il ne commence à neiger
demain au grand matin.

28

Pour échapper au Léthé et à sa force d’attraction,
j’aime bien encore aller vers Schwabbrück, un petit hameau
d’environ dix maisons groupées autour d’une ancienne cour.
Arrivé , dès la première maison, j’admire le jars en bois,
qui présente sans effort et élégamment son bois disposé par couches,
comme s’il était destiné au musée, et même la pelouse tout autour
a l’air comme toilettée avec des ciseaux à ongles, aucune tempête
n’a de chance ici. Celui qui veut préparer une omelette
doit casser des œufs, ça me vient ici à l’esprit.
Pourquoi Dieu a-t-il transmis aux poules ces tressaillements,
ce réajustement de tout le corps, cette volonté
de laideur. La poule pondeuse est le meilleur exemple pour cela,
à savoir où la vie commune étroite liée aux humains peut bien conduire,
a écrit Zbigniew Herbert qui aimait les poules,
parce qu’elles lui rappelaient des poètes, pas seulement des polonais.
Les poules préfèrent-elles ne pas être mangées ?

Devant la statue en bois se dresse un homme en bois qui fume la pipe.
Comme ça sent bon, lui crié-je . lui qui ne peut entendre
qu'avec les yeux. N'allez pas plus loin, répond-il.
Au-dessus de nous des nuages de tortues, un vrai marché aux puces, une grisaille.
Ne m'approchez pas, lui crié-je plus fort,
pour conclure la paix. Dans les alvéoles bien calmes
de mon cœur, réside un malheur, les beaux comprimés
le rendent transparent, on peut voir le mauvais sang,
couler vers le Léthé. Oui, allez à l'autoroute, dit-il pusillanime
et il se tient là comme une baguette de sourcier, depuis des années
hors d'usage, bien qu'ici de grands trésors sont entreposés.

29

Une nouvelle terrasse, claire, bon à savoir pour l'escargot,
vers quoi il doit se tourner lors des grandes chaleurs.
Je n'ai aucune idée de quelle espèce ils font partie,
Vraisemblablement des escargots de mer cylindriques ou des escargots tigrés,
il existe des centaines de populations différentes
qui ont déplacé leur coquille à l'intérieur du corps mou.
Pourquoi renonce-t-on volontairement à sa maison, pourquoi
ne veut-on pas porter sa tombe sur son dos ?
D'un jour à l'autre ces petites bêtes viennent
sur notre terrasse, comme une sorte de tourisme de masse
ils rampent du nord-est au sud-ouest,
dirigés par le cours des constellations et par l'eau.
Personne ne les veut, personne n'aime les saisir, ils ne laissent
rien derrière eux, même si leur corps glissant et visqueux
est entré de force dans une jointure entre deux carreaux de faïence,
sans rien reconnaître à l'œil nu. Ça fait partie de leur vie,
et lui-même cet escargot-sans-maison est notre frère,
même s'il n'a pas de pied pour marcher sur le sol.

Mon cœur espère une amélioration, et les douleurs stockées
du zona, les nerfs meurtris dans les jointures
de la peau, devraient disparaître pour toujours
comme le bostryche avec qui toute discussion n'a aucun sens.
Combien de temps va durer mon impatience ? Ce que lui, l'escargot,
laisse derrière lui, c'est une sorte d'autographie de son corps,
tout près de mes chaussures comme si cela devait signifier quelque chose.

J'ai lu trop longtemps , plongé dans des bouts de textes irréguliers
d'un philologue, un grigou de l'imagination,
voulant m'expliquer le monde, vu comme un travail inlassable
qui viserait le tout. Mais je m'entraîne à réaliser une conception du monde
et à exhaler de longs soupirs, resoupirer encore et encore,
sans cesse encore une fois, et toujours continuer à n'en plus finir.

30

Patience ! Il est encore trop tôt dans l'année, Le monde a encore
bien une odeur de pluie. J'ai oublié que dans les rues
de Turin poussent aussi des marronniers,
La prima cosa bella, à présent je les entends éclater sur le pavé
et je vois les gosses bronzés sauter par-dessus le caniveau
comme dans un poème suédois. Au cours de ma marche
par les villages, en passant devant des cours sombres, d'une chaleur d'étuve,
j'entends venant des étables, les gémissements des vaches, les cliquetis
des tringleries et parfois le meuglement d'une vache qui semble ailleurs,
et qui vous suspend le cœur. Ne mangez pas trop bruyamment,
vous les chères bêtes, chuchoté-je à part , inaudible aux grandes oreilles
des contrôles qui croissent aux pylônes émetteurs.
Il me faut penser à la danse silencieuse des rats, autour de l'année 1700,
Un tableau flamand tiré d'une grange. Ce que Dieu permet à peu près tout,
quand le jour n'en finit pas et que la mauvaise compréhension se répand
plus vite que l'approbation, repos et consolation. J'entends
les huit petites pattes des rats légèrement électrisées quand j(atteins la forêt,
et avance prudemment , comme si je marchais sur de la glace peu épaisse.
La rhubarbe fait un léger bruissement sous mes pieds…
Pourquoi la ruelle s'est-elle vidée et la place aussi,
pourquoi , plongés dans leurs pensées, tous retournent dans leurs maisons ?
Parce qu'il n'y plus de barbares, c'est si simple que ça
et tellement indissoluble. Les tentacules frêles de la balsamine
veulent me retenir ainsi que les bruits d' animaux
qui vont promener la nuit et trouvent une cachette
dans les corridors obscurs de mon cerveau et ensuite plus tard
bondissent dans mes rêves en dansant comme des fous.
Peut-on bâtir un mur avec des mots ? Non.

31

Parfois je me demande combien de fois déjà j'ai parcouru
mon chemin tortueux, par-delà les hêtres, passant près de la remise
et sous les tilleuls, plusieurs fois par jour, avec la bénédiction de la ligne froite,
dans le demi-jour énigmatique des cent mille feuilles,
qui ne connaissent ni début ni fin, comme si c'était mon but
de m'approcher de l'infini—mais bien sûr en vérité
pour dissiper la morphine injectée dans mon corps.
Combien de fois ai-je tendu l'oreille aux bourdonnements des abeilles,
à ce chœur puissant qui ne change pas son rythme, un requiem
dédié à la mort, chœur qui ne veut pas mourir. L'inquiétude de devoir
changer la vie se dissout avec le temps, et l'envie
de lire systématiquement dans le livre de la nature, est refoulé
par un ébahissement de voir que tout a tenu si longtemps, jusqu'à maintenant.
Une hirondelle de mer peut voler 60000 km , bien plus loin
que la portée des canons, et à n'importe quel moment elle rejoindra
la mort qui va par le pays , le long des routes secondaires,
qui sont plus vieilles que nous, des marchands ambulants l'accompagnent et des chiens,
qui sont abattus dans plus d'un pays.

À ma gauche les bouleaux auxquels je rends rarement visite, parce qu'ils sont
protégés par de l'herbe que je ne veux pas piétiner, et plus loin en bas
dans la vallée, en particulier « quand midi dort au rythme de l'espace et du temps »,
vibrent trois hêtres placés plus loin, c'est là-bas que résident les oiseaux
qui ne veulent plus avoir affaire à moi, une société qui se voit meilleure.
Je regarde. Et comprendre ça, je ne le peux plus depuis que je peux
suivre ici la ligne droite comme une poule, et la façon dont elle désire ardemment
reprendre sa marche en zig-zag qui trouble le regard, un voisinage plein d'amertume,
là où on ne se mêle pas d'être reconnu.
Je retourne, passant de nouveau près de la remise,
à la maison, monte au premier étage et me laisse tomber,
humble et dévoué dans les bras de l'écriture avec un geste mélancolique.
C'est mon jour qui s'amorce.

32

À l'un des plus longs jours de l'année
j'ai rêvé d'un Talk-Show à la télévision,
dont les invités étaient exclusivement des tortues.
D'abord les nouvelles, ce qui est normal, 20 heures
avec Jan Hofer et Marietta Slomka,
qui ne cessaient de se couper la parole, se bousculaient
et s'arrachaient le micro des mains,
si bien que Susanne Daubner dut y mettre un terme,
puis la météo avec Plöger qui ,à force de rire,
ne pouvait terminer aucune de ses phrases
et comme fou maltraita la carte météo,
et au final Ann Will devant six tortues,
toutes avec une protection buccale et à une distance de sécurité,
qui parlaient du président Trump, comme s'il
était encore en vie. L'une des tortues commençait
chaque phrase en disant : quand je pense à Lincoln,
mais ça s'arrêtait là, Jan Hofer servait de l'eau,
qu'il versait sur la tête des tortues,
et une tortue femelle voulut une prime de rebut
pour de vieilles carottes. Particulièrement insistante était une bête
qui avait besoin d'une heure pleine pour sa prestation.
Elle venait d'arriver du zoo de Prague, connaissait encore
l'empereur et Kafka et avait vécu longtemps dans la clandestinité.
Madame Will faisait prévaloir fébrilement l'heure
parce que le temps filait, mais la tortue était aveugle
et sourde et on ne pouvait la freiner. À quatre heures du matin,
je m'éveillai, plus question de penser à dormir.

33

Les nombreux livres que j'ai lus en ce temps glacé,
les voilà qui se tiennent là avec leurs écornures et leurs fiches affreuses,
qui émergent de la coupe comme des fanions blancs qui demandent la paix.
Parce qu'ils ont oublié qui était l'ennemi, ils se suicident

comme le polype qui, de faim, ronge ses propres pieds,
comme il est écrit chez Pline. Un livre sur le loyer d'une banque d'église
au Moyen-âge aux Pays-Bas que j'ai lu et qui m'a plus
captivé que « le curriculum vitae de la civilisation hongroise , Budapest 1941.
Et ensuite les belles œuvres de la théorie des âmes néo-platoniciennes,
dont on n'en intègre jamais assez s'il n'y a pas de mode d'emploi
indiquant comment on apprend à connaître une pensée sans point d'ancrage.
Bien des gens réfléchissent sur le futur, et moi par contre sur la forêt
comme lieu du genre humain, ce qui est profitable selon Herder
et Harrison. Les tout derniers , c'est certain, resteront les tout derniers.
Parce qu'ils sont plus lents, ils supporteront plus facilement
les collisions, les guerres, les catastrophes, que les premiers qui veulent
devancer le progrès pour atteindre la fin les premiers. Et pour ne pas perdre
totalement le contact avec la vie, je fais ma tournée dans le jardin et lève les yeux
vers la Tour de Bismarck, puis vers la droite, en allant sous les hêtres.
Deux chiens viennent à ma rencontre, ils s'arrêtent et grognent.
Les chiens sentent l'angoisse, m'a inculqué mon grand-père,
alors je les chasse en poussant de hauts cris et je reviens fier
pour rejoindre la communauté des angoissés, des originaux et des excentriques,
qui discutent de mauvaise grâce avec les forts. Si la grande crise
devenait un état permanent, ce serait le déclenchement de la troisième guerre mondiale,
sans que nous l'ayons remarqué. Les pigeons perdraient alors l'équilibre ça et là
comme des snobs orthodoxes en frac gris, et les deux pics
marcheraient sur le pré comme des hommes du monde , comme si l'herbe haute
était une idée bizarre de la nature. Je veux revenir à mon histoire
celle d'un homme, qui , avec un geste mélancolique, abandonne tout,
à la fois ce qu'il et ce qu'il possède, pour être parmi tous les prophètes déçus
celui qui a le plus d'assurance. Les moineaux donnent l'impression d'être des farceurs.

34

Nous voulions faire une promenade n'importe où ,même dans un recoin clérical,
mais nous ne nous pouvions pas décider où cela pouvait bien mener exactement.
D'ici jusqu'à Murnau il y a deux pas comme ma grand-mère qui avait appris
à se méfier des exagérations, aimait à le dire,
quand elle parlait de Zeitz , pour aller à Leipzig, il y avait deux pas, mais pour nous,
qui n'avions ni auto ni voiture à cheval, tout était bien ancré « dans l'époque »
bien ancré « dans l'époque » aussi , rien que trois pas jusqu'à berlin.
Maintenant par contre il y avait une autre raison d'hésiter,
qui était en même temps une raison de partir : il bruinait (c'était mauvais),
du coup peu de personnes étaient sur pied (bien). Quand une pluie
s'annonçait, j'aimais volontiers dire alors : dès qu'il va pleuvoir à verse,
donnons-nous le droit de rester allongé sur le divan (à Berlin), plongé dans un état
évoquant un chat sur un toit de tôle brûlant , état qui fut donné autrefois au théâtre.
Comme choix se tenait « le chat… » dans la tribune ou, avec Rolf Henniger
« Don Carlos », dans le théâtre de Schiller, la décision était plutôt facile.
J'ai aimé mon enfance américaine. Il bruinait très peu,
lorsque nous descendions à Murnau du tramway. Il nous faut rebrousser chemin
si on ne voit plus les arbres, cela est indiqué dans l'oracle portatif.
Richard avait écrit dans le temps : quand les allemands se mettent
à enlacer les arbres, alors ça devient dangereux, c'est ce que lui aurait dit Anders,

je veux dire Günther Anders,. Je vis soudain un drap blanc se détacher
d'une corde à linge et commencer à flotter, une danse de pluie,
on ne voyait plus rien des montagnes, les rêves alpins
étaient effacés avec un pinceau humide. Et ensuite le marais, le parking vide,
on pouvait sentir ce que la nature fait des humains.
Quand je m'extasiais à l'école de mes expériences au théâtre,
il était dit que je devais descendre des arbres, et donc tombé bien bas. Ici nous étions
en bas de l'échelle, étroitement pressés aux bouleaux maigres et secs, car la bruine
était devenue de la grêle, comme de la porcelaine brisée, les morceaux gisaient
sur des écheveaux d'herbe, blancs et verts, c'étaient les restes du service de Meissen,
une unique tasse avait été conservée par la grand-mère.
Et je voyais déjà les gros titres devant moi : deux voyageurs en errance, avec masque
sur le visage, trouvés dans le marais de Murnau. La police enquête.

35

Il se dresse à l'heure actuelle toujours plus de potences entre et dans les champs
afin que les rapaces aient la vie belle pour trouver leur proie.
Depuis que nous tenons sur nos deux jambes, il nous est plus facile
de voir loin. Pas aussi loin que les oiseaux funèbres qui se servent même du ciel
que nous avons abandonné depuis longtemps. Nous utilisons des drones,
pour suivre des yeux le lavage de la salade du voisin, c'est
notre modeste contribution à la métaphysique contemporaine.
Pourquoi le vautour chez nous n'a pas pris racine ?
La buse et l'épervier n'ont pas d'aura mythique, seul le milan,
qui , certainement, croit bon pour sa dignité, de s'approcher
en volant d'une potence, ne serait que pour donner le coup de grâce à une souris.
Des plus grandes mares dans le marais montent des bulles,
il ne m'est pas difficile aujourd'hui de comprendre cette langue.
La nuit dernière on montra à la télévision les penseurs de la situation,
des petits-bourgeois inimaginables qui racontaient leur enfance heureuse
et maintenant ont des enfants qui ont la même… tout cela bien façonné
sur un format habituel, pas d'hérétique, d'esprits sceptiques, de sombres penseurs, de renégats,
que ces fretins répugnants qui mendient leur délivrance , débordants de mauvais goût.
Des têtes chauves en pantalon de cuir qui dans mon pays, Sachsen-Anhalt
et Thüringe, veulent provoquer des tremblements de peur avec des pistolets en plastique
de la foire annuelle, avec lesquels d'habitude on a le droit de décocher des fleurs.

À la maison j'avais oublié de poser une pierre sur mes papiers,
à présent , ils étaient dispersés sur le terrain. Que de choses dont on ne voit pas le bout,
on peut produire dans une vie ? Et avec quelles opérations ?
J'admirais mes arbres, leur côté renfermé et hargneux
entre tronc et écorce. Au fond j'ai projeté de repartir au pays
après la quarantaine, de regagner la maison, là-bas
où le parti-pris insidieux a essayé de détruire ma maison.
Maintenant je ne veux plus. Je ne veux plus apparaître sur une photo
avec ceux-là, avec cette simplicité forcée, sous une potence
sur laquelle une buse attend d'occire une souris.

36

Dans mes carnets de notes que je relis encore une fois
afin de les rendre inoffensifs aux yeux curieux
de ceux qui viendront après nous—une pensée idiote vu que
de toute façon, personne ne s'y intéressera--, je trouve des phrases comme celle-ci :
il abandonne ses études et devint gendre.
Un roman en forme de pilules tel que Giorgio Manganelli l'a inventé.
Ou l'enjeu est d'être une unique phrase de Jürgen Becker. Ou bien noté
après un entretien ? Et sur la même page, mais écrite avec un autre
stylo : il était inhabituellement de parti-pris et extraordinairement
mal informé. Qui est-il ? Vit-il encore ?
« En quoi me concerne ce que je sais déjà ? « dit Monsieur Teste.
Il en parle à son aise. Je sais que le monde est une ruine,
qu'on ne plus décrire en entier. Nous savons tout cela.
Ou mieux : nous pourrions savoir tout cela. En tout cas nous ne pouvons
pas dire que nous l'ignorons. Quand je lève les yeux, je vois
le vent dans l'herbe qu'il ballotte sans aucune intention dans un sens ou dans l'autre.
Mais aussi il suit un récit qui vaut la peine d'être connu,
même si ce n'est pas une description prête à écouter.
L'histoire du vent, mise par écrit par quelqu'un
qui aime les broutilles et fait tout un cirque dans lequel les mots
perdent la raison et la langue nous laisse pantois.
L'histoire du vent , mise en musique en vue d'un jeu de doigté
et de poing serré, exécuté par un quintette de fous
formé de malchanceux dans un théâtre de verdure devant mes yeux,
qui n'y connaît rien en art et rien de ce qui est digne de plaisir,
nous pose la question si cela sert le divertissement ou seulement la présentation de soi-même.
Et ensuite l'accalmie où je n'entends plus dans ma chambre que
l'appareil qui clique dans mon coeur.
Lorsque j'étais enfant, c'est ainsi que mon dernier carnet était censé commencer
et finir, inscrivant une enfance heureuse , loin de tout tremblement et peur.

37

Ma chambre sous le toit s'est rempli de papier,
de livres, de manuscrits de poètes syriens , de journaux,
que j'ai mis de côté, parce qu'ils veulent m'éclairer
sur l'état du monde, sur des questions d'économie
après la pandémie, sur des questions difficiles de théologie.
Sur ce qu'on réfléchira dans un temps méditatif.
« Les primates qui ont perdu le contact avec leur groupe
ne seront pas rattrapés » voilà ce que je lis chez Sepp. Et quoi ensuite ?
Ils mourront tout seuls. Bien sûr on laisse derrière des empreintes de doigts,
parfois elles restent plus longtemps fixées sur des films plastiques brillants,
sur de vieux troncs d'arbres et par une haute humidité dans l'air
mais aussi sur la fenêtre quand on se tient longtemps devant.
Combien de temps va-t-on se laisser expliquer, ça va s'arrêter quand ?
Socrate avait donc joué un chant sur sa flûte, alors que les sbires
avaient déjà mélangé le poison devant ses yeux.
Il voulait absolument pouvoir jouer ce chant, aurait-il

dit. J’écoute la sonate D 960 de Franz Schubert,
que j’ai déjà entendu souvent, jouée par Dina Ugorskaja,
que Cornélius m’a envoyée. « Le temps semble parfois
dans cette musique tout à fait s’arrêter » dit la pianiste,
qui a monté ici l’escalier avec son piano,
pour me jouer la sonate et les Moments Musicaux,
et mon cœur alors s’arrêta de battre. Pour ce moment,
qu’on ne peut pas mesurer, je savais tout du monde,
j’avais lu tous les livres et saisi toutes les images
et malgré tout j’étais dans un vide total et j’avais honte de ce vide.
Pour me réintégrer dans le monde, Dina Ugorskaja joua
encore les trois petites pièces pour piano, jusqu’à me faire
venir les larmes, preuve assurée que ça continuait avec le palpitant.

38

Le matin avait l’air de vouloir annoncer un jour plus clair,
Il se tenait devant la porte, fit le tour de la maison et toucha les vitres.
J’entendis un vibrement prudent, un toussotement, puis le coq
qui vit par monts et par vaux et cocorique trois fois,
comme c’est prescrit. Hier je lui ai à nouveau rendu visite,
en chemin vers Farchach qui traverse le marais,
passe près des bouleaux qui sombrent lentement
dans leur uniforme déguenillé. Ils me rappellent des prédicateurs, pâles,
sans conviction, sans passion. Derrière la petite réserve hydraulique vivent
deux chèvres à la barbe bien développée et aux cornes imposantes, personne ne sait
comment elles ont trouvé le chemin pour venir ici. Peut-être ont-elles
suivi l’eau , de la Mer Noire en longeant le Danube,
le long de l’Isar, de la Würm, et de la Lüssbach, toujours vers l’amont,
jusqu’ici là où vit le coq qui cocorique d’une façon on ne peut plus convaincante.
Le jasmin, l’anémone des bois, à respirer leur odeur, on en étouffe presque.
Le chemin ensuite se rétrécit, on ne peut que le passer, enfant ou
il nous chanter des chansons enfantines, toutes les strophes, en plus
d’envoyer à l’avance l’ombre, elle connaît le chemin
qui traverse les épines. À Farchach on a encastré la fontaine du village
dans le mur de soubassement de l’église. Place-t-on l’oreille
contre la pierre, on entend toute la liturgie à laquelle l’eau a été mise en contact,
le schofar aussi et les chants grégoriens, même une plainte
venant des ciliciens , on peut l’entendre, quand les merles le permettent.
L’eau est si sombre qu’on pourrait se mirer dedans.
Mais aujourd’hui la matinée est claire, les tilleuls sont prêts à accueillir
l’assaut des abeilles. Il t’est permis de respirer librement. Une part d’air t’appartient.
La main avec laquelle tu touches le bois , qui lui, s’est lentement réchauffé,
t’appartient aussi. Tu portes toujours en toi ce qui est obscur,
mais bien caché, afin que n’apparaisse aucun faux-jour où on ne reconnaît
plus rien. Hier à la télévision, une caméra libre de ses mouvements
balayait toute une usine de viande, quatre mille porcs y sont traités
par jour. Ils pendent à des crochets sur des supports, et chaque boucher
découpe ce dont il a besoin, les oreilles, la queue minuscule,
les pattes. Tout cela à la fois bien propre et triste. Un ballet pour porcs morts.
Pas un cri, pas de sang. Les cris avaient déjà été vendus avant,

le sang s’est écoulé par infiltration dans les couches de graviers de la planète riche en calcaire.
Mais aujourd’hui, une belle journée commence. Je ne l’oublierai pas.

39

Petit théâtre devant ma fenêtre : une souris qui a le trac,
file à toute allure sur le toit de tôle très chaud de la remise, sa première
entrée en scène de cet été ; le jeu de satyres des merles avec le verbiage
des pigeons ; à l’arrière plan, deux chevaux passent sur le pré,
mais nul être humain ne sait si cela a une plus profonde signification.
Hier, juste avant l’orage, j’ai vu douze bœufs sur la pente,
dont trois étaient tournés vers le nord, trois vers l’ouest,
trois vers le sud et trois vers l’est, et leurs arrière-trains étaient
tous tournés vers un espace intérieur. Mais la mer se tenait au-dessus
son bord avait la forme du bord d’un gobelet,
tel un lys ouvert et deux mille seaux d’eau
y sont entrés. La pièce s’appelait « la mer d’airain ».
Elle commença lorsque le soleil se trouva au zénith et les choses perdirent
leur ombre, dans le vif éclat de la lumière de midi, qui tombait verticalement sur la remise.
Devant la remise, était tendue une corde à linge, avec des habits dessus,
chemises et pantalons qui pendaient là, jusque ce que le soleil descende
en lumière horizontale, dans la douce mélancolie de l’adieu.
Quand tout est sombre, et la nuit est très sombre dans cette région,
quelques vers luisants ,titubants ça et là, me conduisent
dans le temps sans loi du sommeil de l’autre côté du petit théâtre.
La mer d’airain est évacuée, sur l’eau dansent des reflets
qui me sont favorables un court moment,
et ensuite ceux qui travaillent sur la scène ont poussé sur le côté
les lourdes masses sombres des nuages pour laisser entrer en scène la lune
dans une autre pièce venant de livres interdits :
la mort n’est pas la solution. Chaque nuit, la même pièce, en suite,
à l’occasion ,on change le personnel. Quand à l’ouest
montent des nuages, le vieil homme au bâton dit : la pluie arrive.
Et ça se passe ainsi. L’important, c’est de supporter ça,
jour après jour, nuit après nuit, de sortir de la forme qui n’est déjà plus
pour glisser vers ce qui n’est pas encore l’informe,
tout l’été durant, jusqu’à ce que les feuilles tombent dans mes rêves
en plein dans mon théâtre.

40

Aujourd’hui, alors que je traversais le marais entre deux orages
violents, un chien s’est mis à courir à mes côtés,
un drôle de coco, assez grand et qui pouvait écouter.
Il ne semblait pas avoir de prédilection particulière,
littérature, musique, philosophie, même pas la botanique,
drosère, carex, pas le moindre intérêt,
même la chère linaigrette n’arrivait pas à l’exciter.
Mon père aimait pour des raisons inexplicables la musique
de Tschaikowski dont il chantait les airs au cours de ses longues promenades,

elle le poursuivait comme une triste nécessité.
Nous passâmes près des crottins de chevaux moisis,
envahis par des mouches , tel un pullulement musical.
Le chien fit un rapide pipi et continua à traînailler près de moi,
comme si sa propre voix était celle du silence.
Questions politiques ? Lorsque je lui parlai quelque peu du populisme,
de la fin de la démocratie, des élections libres,
il se mit à grogner. Nous sommes vraiment plus ou moins privés de nos droits,
cela était censé dire qu'aucun être humain n'ouvrira la bouche
quand nous serons battus. Qu'est-ce qui en vérité touche
à sa fin, me demanda-t-il, lorsque nous fîmes halte près des myrtilles,
tout le monde en parle d'un air soucieux : quelque chose touche-t-il bien à sa fin ?
La souveraineté, dis-je sèchement, ah la souveraineté !
Les décisions essentielles ne peuvent pas être prises,
parce que chaque idiot veut avoir voix au chapître. Des myrtilles,
il y en avait en masse, bien sûr je n'avais pas de petit sac sur moi,
pour les laver à la maison. Une ombre instable vacillait
au-dessus du marais, et je fredonnais du Tschaikowski,
le concerto pour violon, un évangile de la répétition,
et les prédicateurs parmi les oiseaux joignirent leurs voix à plein gosier.
Si vous voulez, dis-je au chien, nous pourrons nous rencontrer
la nuit encore une fois, si ce lieu désert est occupé par des vers luisants,
par des phénomènes d'illusions et par des mirages enchanteurs.
Mais le chien était déjà parti plus loin, toujours droit devant lui,
Tout le long de la frange folâtre qui mène à son terme.

41

L'été nous surprit en arrivant sur le lac de Sternberg
avec des douches de pluie. Il est temps que j'évoque le crapaud,
qui, hier soir , s'est frayé un passage hors d'une fente dans le fondement
de la maison et a fait gonfler sa peau couverte de pustules
comme un matelas pneumatique, comme des tétons devant sa gueule sans dent.
Un oncle de ma grand-mère, spécialiste du larmier,
des larmes de Job, voulut gagner beaucoup d'argent,
en faisant un mélange du jus de glande de crapaud
avec des pseudo fruits secs du larmier
qu'il vantait comme un moyen on ne peut plus sûr contre toute forme de cancer.
(contre le furoncle il conseillait des mille-pattes séchés,
une médecine qui fut seulement appréciée par les initiés.)
L'année de ma naissance, il avait rendu visite à mes grands-parents,
qui, en tant que chrétiens, ne voulaient rien savoir des pseudo fruits.
On était en 1943, année , où pour la première fois, on vit le pigeon de Turquie
en Europe occidentale, et un néophyte tel que l'oncle,
vendait les pseudo fruits du larmier comme des perles
de valeur pour des chapelets, à vrai dire seulement dans les contrées catholiques
et pas en Sachsen- Anhalt qui était connue pour ses crapauds
et sa solide croyance protestante.
Le crapaud, en tout cas, sur notre véranda, aimait l'averse,
il faisait des yeux ronds, presque sans bouger, comme s'il devait
déchiffrer un parchemin provenant d'un pays depuis longtemps inexploré,

dans lequel les larmes de Job avaient chassé le cancer.

Nous écoutâmes Abbado qui jouait l'ouverture de « Il mondo dell aluna »
de Haydn avec le Chamber Orchestra d'Europe,
l'unique institution en Europe qui croyait encore à l'Europe,
et nous ne savions pas si nous écoutions le début de la fin
ou sa fin qui était un début. Lorsque l'ouverture de Haydn
fut terminée, le crapaud de son côté avait disparu et avec lui
la pluie qui voulait se trouver un autre pays plus vaste
pour passer la nuit.

42

Des campanules poussent partout, on entend leurs clochettes sonner
Entre l'Alaska et la Sicile, et il y a quelque temps je les ai entendues
à Pâques sur les îles grecques, sous l'Acropole de Lindos,
parmi les pierres sur la terrasse de la maison de Grischa,
sur lesquelles déjà Pindare marchant avait murmuré l'un de ses odes
(je crois le onzième) et à Pefkos, là où Klaus et Erika
tenaient leur auberge hospitalière. Partout des campanules.
Mais la campanule gantelée je ne la connaissais pas encore à l'époque,
elle qui fleurit à présent sur le pré devant le marais où elle n'avait
en fait rien à y faire. Un sauvetage opéré par la nature qui à côté des nombreuses
espèces qui ont pris racine ici, fait bon effet. Campanila barbata, espérons
aussi longtemps qu'elle se fera encore remarquer, qu'elle ne verra aucun des puristes.
Le calife Omar fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie,
parce qu'il tenait la lecture consciencieuse du coran pour suffisante.
Il rêvait d'une Académie de la Pensée fidèle,
dans laquelle les malchanceux et la petite élite des boucs émissaires
potasseraient les saintes écritures. Le soir le marais est désert.
Des émanations y montent. On a l'impression que le monde
se perd dans l'infini, en dépit de la beauté et de la dignité
de ce qui est dénué d'importance, s'étalant devant tes yeux, à proximité :
une coquille d'escargot abandonnée, la peau irisée d'un serpent.
Si seulement les pigeons n'étaient pas là avec leur prolixité
médiocre, l'autorité du silence serait comblée.
Il est bon d'avoir à ce moment-là un chant en tête qui ne vous quitte pas,
même si le texte n'est pas de la partie, mais seulement les images.
Dois-je cueillir la campanule gantelée ? Pourtant tout aboutit
à cette question. Depuis des millénaires sans cesse, de nouvelles plantes
prennent racine chez nous, il n'y a aucune raison pour que ça cesse,
donc cueillons sans discontinuer.

43

1

Ensemble avec son fils Peter a fauché la prairie placée
en contrebas, un ballet pour deux tracteurs juste avant l'orage.
A présent quarante ballots brillants se dressent sur la surface fauchée,

comme s’ils avaient été posés là en vue d’un tableau hollandais
d’après nature. Et deux heures plus tard, une bordure d’un vert saturé
autour d’un quartier clair, comme si je scrutais le ciel du port
avec l’embarquement de la reine de Saba, tableau de Claude Lorrain,
que j’avais admiré justement dans un essai de Karlheinz
Lüdeking. Et de nouveau deux heures plus tard, tout devient rouge,
Comme si on avait perdu la raison avec les ciels de Dali.
Le paradis n’était- il pas circulaire ? Pour rester fidèle à la vérité,
il nous faut résister à ce qui est réel, écrit Lüdeking.
Et pendant que je lève le regard, Peter Huchel me chuchote dans l’oreille,
ça se redresse / sur l’herbe / comme une vérité, et soudain
la surface est vide comme si une pièce de linge était là, depuis longtemps étalée.
Il y a encore le ciel réel, mais peint sans talent,
avec un pinceau délavé, une aquarelle à la brillance sombre,
davantage un cas pour le bulletin météo que pour l’œil qui sollicite.
À vrai dire la structure du monde disparaît, dit l’apôtre Paul,
Il me faudra à présent attendre longtemps jusque ce que les vagues d’herbe
D’un gris bleuâtre se remettent à pousser, la vérité de son côté ne repoussera plus.

2

À présent le chat blanc parcourt le champ sombre
et pousse les souris à rentrer
dans leur trou.

44

La couleur des fruits d’un arbuste de sorbier a maintenant
une ressemblance avec la couleur des tuiles de l’appentis,
qui sont tachés de mousse qui, elle, a la couleur des feuilles
du sorbier. Comme en ce moment passe un léger vent,
les branches des hêtres caressent le toit de l’appentis,
comme si elles voulaient le peindre, mais avec un faux vert.
Né sous un ciel ionien voluptueux, j’ai lu hier
dans une histoire de l’histoire de l’art,
et aujourd’hui il me semble que notre ciel n’est rien
d’autre qu’une maigre tentative d’empêcher d’avoir
un ciel voluptueux. Pourquoi à vrai dire le ciel ? Et non pas
la ciel ou tout du moins l’ciel ? Le genre, dit une professeure
fournit des offres de dégénération qui , dans le domaine humain,
atteignent leur plus haute validité. À cela, il n’y a rien à ajouter.
En mémoire de l’escargot : hier il rampait encore résolument
sur les carrelages clairs de la terrasse, aujourd’hui
il ne reste tout juste de lui qu’un voile délicat.
Je pose ma main plate sur cette dernière empreinte du silence
d’un animal qui était exposé aux bruits du monde
sans avoir voix au chapitre. Ailleurs cet animal est cuit et mangé
dans de la graisse très chaude, « jamais plus qu’un litre de vin*. »
Même le vent cesse et interrompt de ce fait pour un moment
de gratter les faînes sur le toit de l’appentis.
Pourquoi l’appentis n’est-il pas au féminin ? En lui règne

l’humilité vis-à-vis du royaume des choses, parce qu’il y a
dans cet asyle amical de la fraternité aucune hiérarchie
pour ce qui est de la faux, de la pioche et de la bêche, bien que
ça s’appelle la faux, et la pioche et la bêche. L’après-midi en été,
quand au soleil à l’oblique se tournent les colonnes de poussière
Leopardi vient à passer, lui, le plus jeune frère d’Hölderlin,
et tous les deux écrivent quelques lignes dans une douce poussière,
très intimement, très mystérieusement et d’une clarté incompréhensible :
tout n’est que vanité, en dehors de la belle tromperie.

* En français dans le texte.

45

Voilà à nouveau l’un de ces jours où les oiseaux passent
comme des flèches devant ma fenêtre comme s’ils étaient en retard
et avaient peur de ne plus arriver à temps
pour le changement. Du reste chaque enfant le sait bien…Seul le rouge-gorge
fait une pause quelques secondes. Il se tient sur le châssis
de la fenêtre et me regarde en se secouant
comme un zélateur religieux, il se secoue pour se réajuster en vue d’une prière.
Il m’est aujourd’hui plus facile de recopier ces belles paroles
sacrées et de les mélanger du quotidien,
après avoir parlé une heure durant avec les photographies de
Stojan Kebler, avec Janezek parmi les marguerites
et avec Sam dans son parka élimé, et aussi avec les hommes
du marché aux bestiaux de Barantanje affublés de leurs chapeaux dingues,
qui ressemblent à des oiseaux noirs, passant par hasard,
et qui ne manquent pas d’avoir de forts éclats de voix portant sur le prix du lait.
Il me faut couper le lierre enserrant les hêtres, sinon il sera trop tard,
les étreignant, il est déjà presque parvenu à la cime des arbres,
là où la clarté est présente et passe dans une sphère dans laquelle les exhalaisons
venant du ciel bleu ne peuvent être séparées des caprices et des jeux d’un jour
de juillet. Il existe une photo d’une jeune femme souriante,
qui a placé sur le marché son cochon de lait dans un coffre,
comme nous en avons aussi à la maison pour garder le manger au chaud.
Paraît-il que dans de tels coffres, on y gardait la dot.
Quand on voit de telles images, qui ne vous quitteront plus,
on sait que nous ne pouvons pas faire notre deuil du 20^{ième} siècle.
Le rouge-gorge a pris congé. En balançant sa queue
le voilà parti, comme s’il n’avait été là, comme s’il ne m’avait jamais vu.

46

Enfin ! Toutes les abeilles ont trouvé leur place à l’heure exacte
dans l’un des trois tilleuls, les essais vont pouvoir commencer
une fois leurs bourdonnements accordés. C’est Palestrina
qui lance le concert, pure unanimité, et il prend toujours plus de la hauteur
de jour en jour jusqu’aux madrigaux et lamentations,
et pour le mois d’août , les classiques sont ensuite au programme

jusqu’à une fin amère. Celui qui écoute les chants grégoriens
des abeilles, incorpore le monde dans des journées porteuses de salut
et du reste. Les oiseaux ferment leur bec parce qu’ils connaissent
les usages. Quand ils se mettent à chanter, nous savons
ce qui va arriver, et nous sommes heureux : ah, les merles, avec eux, tout est prévisible,
on peut compter là-dessus. Il est aussi préférable soi-même de la boucler,
mais pour d’autres raisons, en prenant le chemin du retour.
On devrait faire attention aux ours, car l’ours ne comprend pas
seulement ce que le chasseur dit et pense, il nous comprend aussi,
ainsi que nos monologues sur les éléments matériels de la vie,
toujours plus inconsistants. Et bien sûr, les ours aiment le miel.
Nul être humain n’attend de nous que nous disions quelque chose.
Mais les humains, de toute façon, lors de ces concerts , ne sont pas prévus.

47

Pour Gabriela Herpell

Il va falloir paver à neuf la terrasse
parce que les vieux carreaux rouges ne peuvent plus
tenir sous le boisseau le monde souterrain bouillonnant.
D’abord de l’herbe a poussé dans les jointures qui ne s’est pas laissé sarcler
sans que ne se détache aussitôt une partie de l’ensemble,
ensuite une sorte d’herbacée, une giroflée jaune, a tendu ses bras feutrés
vers l’air brûlant de l’été. J’ai pensé tout d’abord tout à fait naïvement,
qu’on devait m’aider parce qu’on faisait cuire dans le temps des légumineuses
en une décoction contre la rate malade,
mais c’était une vue égoïste. Ces coussins rembourrés
ne voulaient rien d’autre, en surface, que de pourvoir à l’inquiétude.
Bien avant je pouvais distinguer d’un regard sur les petits pois
aux semences bosselées, la violette commune du paysan
du cresson d’oies, mais avec l’âge
ce que je savais là, a bien diminué. Ainsi le monde souterrain fut dégagé.

Mon Dieu, quel fourmillement c’était sous les carreaux !
Insectes, vers, escargots, larves et aucune de ces bestioles
ne voulait revenir à la lumière. J’avais donc vu ce que je voulais voir,
il existe bien une vie sous les pierres qui ressemble à la nôtre.
N’étant plus debout, parce que déjà à quatre pattes, je rampais
ça et là en cherchant à me faufiler, j’étais paniqué.
Le monde ne me semblait plus très fiable, je n’étais même pas
sûr si existaient encore la maison, les arbres et les collines,
cette bien belle illusion qu’on ne peut nous enlever.
Jusqu’à sentir ce beau Néant dans mon dos,
la voix fluette derrière moi, dont Montale en savait quelque chose.
Maintenant il était temps que je rentre à la maison. Je tendis la main droite
comme Kevin le fit de la fenêtre afin que le merle puisse
pondre ses œufs. Les nouveaux carreaux de la terrasse sont blancs, maintenant.

48

La question s’énonce comme suit : pourquoi à partir d’une graine
de tournesol on ne peut produire aucun cactus ?
Pourquoi pas en vérité ? Je suis grimpé sur l’affût perché
pour contempler le monde d’en haut,
les chemins traversant le marais qui, au crépuscule, apparaissent dans une lueur,
la pluie qui tombe sur les myrtilles indifférentes
et les orties dont j’aime l’odeur par-dessus tout,
les bouleaux délabrés. Je voulais voir le ruisseau s’enfler
et perdre sa couleur brun -acier. Mais à vrai dire
je voulais seulement un point de vue quelque peu plus haut perché
pour réfléchir à propos de la question de Jürgen Goldstein.
En chemin pour aller sur l’affût perché, j’ai trouvé des débris de porcelaine,
restes d’une civilisation disparue qui s’est enfoncée
dans le marais pour ne plus jamais revoir le jour. D’autres veulent aller sur la lune,
pour jeter un regard approprié sur la terre,
à moi, me suffisent les cinq barreaux branlants qui mènent à l’affût.
Ça m’a toujours été inquiétant et désagréable de dire l’homme
ou les hommes, et quand le mot humanité m’est
venu sur les lèvres, j’ai voulu me cacher.
Mais ici tout en haut, à cinq mètres au-dessus du sol, et juste une tête
au-dessus du buisson trempé, ça m’est bien plus facile.
En bas un oiseau picore comme possédé dans le fond marécageux,
comme s’il pensait trouver un trésor. En élargissant le regard
ce qui est inconnu s’agrandit, c’est là la triste vérité,
qui en rend certains heureux, ceux qui n’en ont jamais assez.
Il n’y aura ici pas de cactus. Mais pourquoi pas trois mains
et quatre yeux afin que nous puissions voir aussi par derrière
comme les mouches, sans nous retourner sans cesse vers l’ennemi.
Une grande scène, sans public et sans participants,
quand la brume se retire, je peux voir jusqu’aux Alpes.

49

Ce matin, de bonne heure, alors que le soleil vient de faire ses premières
tentatives d’atteindre comme en escalade le bord de l’horizon, un bruit
venant du côté est de la maison m’a réveillé. Je n’ai rien vu
au premier regard. Les merles étaient occupés à éliminer
les suites de l’orage de la nuit dernière,
les pigeons indifférents faisaient comme s’ils ne savaient pas
que l’indifférence fait partie des pires péchés mortels,
les abeilles ne s’étaient pas encore décidées comment
elles voulaient passer le jour, et moi je voulais justement retourner au lit,
lorsque je vis soudain un groupe de personnages ressemblant à des japonais
de petits hommes chauves, avec de longues barbes plutôt minces,
des visages telles des pommes de l’année passée et des doigts secs,
qui derrière un couplage de chevaux tendaient
une gigantesque toile , et avec la terre encore humide, dessinaient
de trois traits ou quatre un paysage japonais, un tableau
du monde insaisissable qui m’incitait à me rappeler Hokusaï.

Si le ciel m’offrait cinq années supplémentaires, voilà ce qui me vint à l’esprit,
alors je m’embêterais comme un rat mort en laissant le monde comme il est.
À sept heures il n’y avait plus rien à voir. Une partie des abeilles
s’était emmourachée du thym d’une taille de nain, une éruption couleur lilas
qui s’était répandu sur toute la prairie devant la maison,
on devait faire attention à ne pas être piqué. Le tableau
du monde insaisissable était redevenu statique,
une idylle bavaroise sans la grande lame de Kanagawa,
que j’avais attendue. Venant du petit homme,
on entendit encore des bruits, une sorte de rot décroissant et des rires étouffés au loin.
Seul le Néant se comprend de lui-même, disais-je au miroir,
qui me désignait, sans se sentir concerné, comme une copie gauche de moi-même.

50

Voilà, j’en ai fini, j’ai presque
dit ou abordé tout.

À présent les choses
devraient pouvoir exprimer elles-mêmes leur opinion.